

Renaissance de l'Allemagne (12)

Le cabinet von Papen

C'est alors que commença le combat contre von Papen.

Nous l'avons regretté d'un point de vue humain car nous estimions von Papen comme patriote et comme homme ; mais d'un point de vue politique, le combat était une nécessité absolue. Le choc le plus fort se produisit à la première session décisive du Reichstag. C'est alors qu'eut lieu la scène connue, au cours de laquelle M. von Papen voulut dissoudre le Reichstag, cependant qu'en ma qualité de président de ce Reichstag, je faisais tous mes efforts pour l'en empêcher.

Ce n'était en apparence qu'un jeu de mots, une course contre la montre, en réalité, ce n'était pas autre chose que l'inébranlable volonté du national-socialisme d'atteindre son but. Il était sans importance, en fin de compte, de savoir où et comment il me remettrait la lettre du Président du Reich, mais nous y opposer de toutes nos forces était pour nous une question décisive. Le cabinet von Papen dut se retirer sous les acclamations déchaînées de nos partisans, et le Reichstag continua à siéger. Je savais très bien que cette séance n'était qu'un prétexte sans importance. Mais là aussi il était décisif que le combat eut lieu pour montrer clairement au peuple l'impossibilité de continuer ce jeu parlementaire. Comme il était prévu, von Papen tomba au bout de quelques mois. Il n'en pouvait être autrement, d'abord parce que von Schleicher, ministre de la Défense, n'était pour lui qu'en apparence. Les chanceliers qui avaient von Schleicher à leur côté devaient s'attendre à être, tôt ou tard, torpillés par lui. On faisait à cette époque, courir ce jeu de mots dans les cercles politiques : « Le général von Schleicher devrait être amiral, car son génie militaire consistait surtout à torpiller ses amis politiques. »

Le peuple assista, une fois de plus, au spectacle d'une crise gouvernementale, et, une fois de plus, la tension monta à son point culminant. Le même jeu de va et vient se renouvela encore entre le Kaiserhof et la Wilhelmstrasse. Hitler sera-t-il ou non chancelier ?

Nous vîmes une fois encore le concours de toutes les forces se réunir dans la même mauvaise foi et dans la même crainte de voir appeler Hitler. L'ambitieux général von Schleicher semblait toucher enfin au but de sa carrière politique : Chancelier et Ministre, réunis en une seule et même personne. Le prochain pas ne pouvait qu'aboutir à la dictature et à la toute puissance. Mais maintenant, le général ne pouvait plus tirer en secret les ficelles, il allait se trouver sur la scène politique comme figure principale dans la clarté des projecteurs de la vie publique, il allait être lui-même ballotté par les forces en conflit ; il s'y montra

nettement inférieur à sa tâche. Peut-être se croyait-il lui-même un politicien rusé, mais il ne comprit jamais rien à l'esprit du peuple.

C'est en quoi, d'ailleurs, résida la grande différence entre les chefs d'après-guerre et Adolf Hitler. Ils connaissaient tous fort bien leur propre parti, leur club et leur association, mais ils ignoraient tous plus ou moins le peuple auquel ils demeuraient complètement étrangers. Hitler se trouvait au contraire de plein pied au milieu de son peuple. Il en était par là le seul représentant vraiment autorisé.

Hermann Göring, Renaissance de l'Allemagne, Fernand Sorlot, Paris, 1939.